



graham
Swift

J'aimerais
tellement
que tu sois là

Extrait de la publication

roman
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PAYS DES EAUX
À TOUT JAMAIS
LA LEÇON DE NATATION
LA DERNIÈRE TOURNÉE
LA LUMIÈRE DU JOUR
DEMAIN

Du monde entier

GRAHAM SWIFT

J'AIMERAIS
TELEMENT
QUE TU SOIS LÀ

roman

*Traduit de l'anglais
par Robert Davreu*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

WISH YOU WERE HERE

Copyright © Graham Swift, 2011.

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

À Candice

« Ces choses-là se font-elles sur le rivage d'Albion ? »

WILLIAM BLAKE,
A Little Boy Lost

1

La folie n'a pas de limite, pense Jack, une fois qu'elle s'installe. Ces fameux experts n'avaient-ils pas dit que cela pouvait prendre des années avant qu'elle ne se déclare chez les êtres humains ? Et voici donc qu'elle s'était déclarée chez lui et chez Ellie.

Soixante-cinq têtes de bétail sain d'apparence qui avaient finalement succombé à l'ordre d'abattage d'urgence, laissant un silence et un vide aussi profonds que le matin où Maman était morte, et la petite bouffée de colère qui flottait dans sa tête : eh bien, il aurait mieux valu qu'ils aient raison, ces experts, il aurait diablement mieux valu qu'elle se déclare un jour, ou tout ceci aura été un chagrin incroyablement pesant pour rien.

Ainsi donc.

Des bêtes en pleine santé. Saines de membres, de pis et de sabots — et d'esprit. « Pas une seule d'entre elles qui soit folle, si j'en crois mes yeux », avait dit Papa, comme si c'était le début d'une de ses rares plaisanteries et que son visage allait se fendre d'un sourire pour le prouver. Mais son visage avait eu simplement l'air de se fendre et de rester fendu, et les mots qu'il aurait pu prononcer, en

guise de chute, ne s'échappèrent jamais de ses lèvres, bien que Jack pense maintenant les avoir entendus. À moins que ce ne fût une de ses plaisanteries silencieuses qu'il ne destinait qu'à lui-même. Ou que ce ne soit celle à laquelle il n'est parvenu que maintenant : « Les fous, ce doit être nous. »

Et s'il y eut jamais un moment où le père de Jack aurait pu prendre ses deux fils dans ses bras, c'était celui-là. Ses bras étaient à coup sûr assez longs, même pour les larges épaules de ses fils — frères, tous deux issus du moule imposant des Luxton, malgré les huit bonnes années qui les séparaient. Tom devait avoir dans les quinze ans, mais sa croissance était rapide. Et Jack, bien qu'il désirât parfois le cacher, voire l'inverser, avait déjà deux à trois bons centimètres de plus que son père.

Ils étaient demeurés là tous les trois, comme la seule trace de vie qui restait, dans la cour de la ferme Jebb.

Mais Michael Luxton n'avait pas pris ses fils dans ses bras. Il avait fait ce qu'il n'avait commencé à faire, de temps à autre, que depuis la mort de sa femme. Il avait regardé fixement ses pieds, le sol sur lequel il se tenait debout, et avait craché.

Et Jack, qui a contemplé cette cour pour la dernière fois il y a longtemps, regarde à présent d'une fenêtre du premier étage la mer grise, le ciel chargé de pluie fouettée par le vent, mais ne voit pendant un temps que de la fumée et du feu.

Soixante-cinq têtes de bétail. Ou, pour calculer la chose autrement (et peu importent les promesses d'indemnisation) : la faillite. La faillite à une échéance qui n'était pas

si éloignée, la faillite qui, de toute façon, les menaçait insidieusement depuis la mort de Vera Luxton.

Le bétail devenu fou partout en Angleterre. Ou poussé par centaines de têtes dans des incinérateurs, à cause de la crainte et du risque qu'il ne le devienne. Qui aurait pu imaginer cela ? Qui l'aurait rêvé ? Mais les bêtes ne sont pas des gens, c'est un fait. Et quand les ennuis vous tombent dessus, vous pouvez au moins penser, bien que ce soit une mince consolation et un précieux petit réconfort : Ma foi, c'est notre tour, à présent, nous avons bien profité.

Des années plus tard, ici même dans cette villa du bord de la mer, Jack avait allumé la télé et dit : « Ellie, viens voir ça. Viens voir, vite. » C'était le grand bûcher funéraire à Roak Moor, un retour dans le Devon. Des milliers de bêtes empilées, des milliers d'autres en train de pourrir dans les champs. La chose brûlait jour et nuit. La fumée aurait certainement été perceptible, au-dessus des collines lointaines, depuis Jebb. Sans parler de l'odeur apportée par le vent. Et quelqu'un à la télé — un autre de ces experts — disait que brûler ce bétail pourrait tout de même libérer dans l'air des quantités importantes d'agents non détectés d'ESB. Bien que ce fût dix ans plus tard, et que cette fois les incinérations fussent motivées par la fièvre aphteuse. Que les gens n'étaient pas censés attraper. Pour l'instant.

« Eh bien, Jack, avait dit Ellie, en lui caressant la nuque, avons-nous bien fait de partir ? Avons-nous bien fait de partir ? »

Mais il lui avait fallu résister à l'étrange sentiment contraire : qu'il aurait dû être là-bas, de retour à Jebb, au cœur des événements ; c'était là qu'était sa vraie place.

ESB, puis fièvre aphteuse. De quel côté avaient penché les probabilités ? Ces images à la télé avaient fait songer à des scènes de l'enfer. Des flammes qui jaillissaient dans la nuit. Même ainsi, les bêtes ne sont pas des gens. À peine quelques mois plus tard, Jack avait allumé une fois de plus la télé et crié à Ellie de venir voir, comme d'autres avaient dû appeler, partout dans le monde, la personne qui se trouvait dans la pièce voisine : « Laisse tomber ce que tu es en train de faire et viens voir ça. »

Davantage de fumée. Non pas au-dessus des collines ancrées dans sa mémoire, et même à l'autre bout du monde. Bien que la première pensée de Jack — ou peut-être la seconde — ait été la seule qui fût d'une certaine façon entièrement nécessaire et appropriée : eh bien, nous devrions être en sécurité ici. Ici, au fin fond de l'île de Wight. Et tandis que la télé avait donné l'impression de se débattre dans sa propre confusion et diffusé en boucle, comme si elles pouvaient ne pas être vraies, les mêmes séquences stupéfiantes, il était sorti pour regarder le terrain de camping, comme s'il s'attendait presque à ce que tout ait disparu.

Trente-deux unités blanches. Toutes toujours là. Et parmi elles, sur l'herbe, un petit saupoudrage d'humains oisifs et peut-être encore ignorants. Mais dans chaque caravane il y avait une télévision, et quelques-unes devaient être allumées. La nouvelle devait se répandre. Dans le Ship, dans le Sands Café, elle devait se répandre. On était au début de septembre — la fin de saison — mais au milieu d'une superbe journée, lumineuse, d'été indien, avec une mer d'huile d'un bleu radieux. Jusqu'à présent du moins, tous se seraient félicités d'avoir choisi la semaine idéale.

Une envie désarmante de se montrer responsable et protecteur l'avait submergé. C'était à lui de jouer. Que devait-il faire — descendre et les rassurer ? Au cas où ils seraient pris de panique ? Leur dire que tout allait bien ? Leur dire qu'ils avaient le droit de poursuivre leurs vacances, tout simplement, que c'était ce pour quoi ils étaient venus et avaient payé, et qu'ils ne devaient pas laisser cette histoire tout gâcher, qu'ils devaient continuer à prendre du bon temps ?

Mais sa pensée suivante — bien qu'elle ait peut-être été en réalité la première et qu'il l'ait écartée —, peut-être moins une pensée qu'une prémonition à donner des sueurs froides, fut : Quelle signification cela pourrait-il avoir pour Tom ?

Il regarde maintenant le même paysage depuis la fenêtre de la chambre du Lookout Cottage, bien que le temps ne soit ni ensoleillé ni calme. Les nuages s'accumulent au-dessus de Holn Head. La bise de novembre remonte la Manche à toute allure. La mer, masse grise mouchetée de blanc, donne l'impression de se mouvoir de droite à gauche, d'ouest en est, comme si une sorte de débâcle était en cours. La pluie cingle la vitre devant lui.

Cela fait plus d'une heure qu'Ellie est partie — avant que le mauvais temps ne se déclare. Il se pourrait qu'elle soit assise quelque part à l'abri de la tempête, à l'arrêt dans la Cherokee secouée par le vent. À reconsidérer ses choix, peut-être. Ou, si elle avait fait ce qu'elle avait dit, elle était sur le chemin du retour, obligée de rouler lentement, phares allumés dans la pluie aveuglante. Ou en train de suivre — qui sait ? — une voiture de police, le gyrophare bleu en action.

À reconsidérer ses choix ? Mais elle avait exprimé son intention de partir. La situation lui semble simple à présent, et malgré le vent et la pluie, Jack voit les choses on ne peut plus clairement. Elle avait son propre trousseau de clés, bien sûr. Tout ce qu'elle avait à faire c'était prendre son sac et franchir la porte, mais peut-être s'était-elle souvenue d'un autre trousseau que Jack n'a certainement pas oublié. Y a-t-elle pensé, même en cet instant ? Ellie qui était d'ordinaire celle qui s'attaquait aux problèmes, et lui le lambin.

« Ellie, pense Jack. Mon Ellie. »

Il a déjà retiré le fusil de chasse du placard au rez-de-chaussée — les clés sont dans la serrure — pour le monter ici. Il repose, chargé, sur le lit derrière lui, sur la couette blanche. Pour faire bonne mesure, il a une boîte de vingt-cinq cartouches (certaines déjà dans sa poche), en cas d'anicroches avec la police. C'est la première fois, pense Jack, qu'il pose un fusil sur un lit, sans parler du leur, et cela, en soi, doit vouloir dire quelque chose. Tandis qu'il regarde par la fenêtre d'un air tendu, il sent le poids du fusil derrière lui, qui fait un creux dans la couette, comme un petit corps endormi.

Bien, quoi qu'il en soit, ils ne s'étaient jamais orientés vers le projet d'avoir des enfants. Il n'y a pas, à présent, cet élément de complication. Il est à coup sûr le dernier des Luxton. Il n'y a qu'une seule complication finale — elle implique Ellie — et il a bien réfléchi à cela aussi, avec sérieux et application.

Ce qui est la raison pour laquelle il est ici au premier étage, près de cette fenêtre cinglée par la pluie, d'où il

a la meilleure vue sur la route étroite en lacet, Beacon Hill, qui n'a ces temps-ci d'autre fin que de mener à son pavillon. Ainsi, il sera alerté. Ainsi, il sera en mesure de voir, juste un petit peu plus tôt que d'en bas, le toit bleu foncé, au-dessus du talus abrupt, puis le nez de la Cherokee quand elle prendra le premier tournant en épingle à cheveux de la montée, après la vieille chapelle. La Cherokee qui a accompli tant de trajets pénibles durant ces trois derniers jours.

La route, au-dessous de lui, ruisselante d'eau, semble onduler.

Bien sûr, elle pourrait ne plus revenir. Une autre option, et qu'elle pourrait tout à fait envisager sérieusement. Où pourrait-elle bien aller, cependant, si ce n'est ici ?

Tout a sombré dans la folie, pense Jack, mais d'une certaine manière il ne s'est jamais senti aussi sain d'esprit. La pluie voile la fenêtre, il regarde les rangs de caravanes ballottées par le vent, au second plan à droite, au-delà de l'éperon de terre qui descend jusqu'à la silhouette aplatie du cap. Toutes vides à présent, bien sûr, pour l'hiver.

« Eh bien heureusement que c'est arrivé hors saison. »

Les mots d'Ellie. Le temps d'un bref instant honteux, cette pensée secrète l'avait effleuré lui aussi.

Il regarde les caravanes et, même à cet instant, il ressent leur force d'attraction, comme celle des rafales qui font vibrer leurs frêles carcasses. Trente-deux unités tremblantes. À gauche, le bureau fermé du terrain de camping, la laverie automatique, la boutique vide — grille baissée, vitrine condamnée. Le portail d'entrée donnant sur la route de Sands End, l'enseigne se balançant au-dessus.

Même maintenant, surtout maintenant, il ressent la force d'attraction. Le Lookout Caravan Park¹, qui doit son nom au pavillon (ou à un assemblage des deux) et rappelle son premier usage. Il a lui-même à présent l'impression d'être un garde-côte désespéré. Ellie avait dit qu'ils devraient en changer en partant de The Sands. Il avait dit qu'ils devraient le garder, pour la clientèle et afin d'assurer une continuité. Et ainsi avaient-ils fait, pendant un an. Mais Ellie tenait beaucoup à ce qu'ils mettent leur propre empreinte et effacent tout ce qui relevait du passé. Il doit y avoir une liste infinie de campings appelés The Sands, avait-elle dit, mais The Lookout se distinguerait.

Cela pourrait marcher dans les deux sens, avait-il dit, « Lookout » — tentant une autre de ces plaisanteries pince-sans-rire du genre de celles que faisait jadis son père.

Ellie avait haussé les épaules. Alors il n'aimait pas le nom du pavillon ? Ce n'était pas celui qu'ils lui avaient donné, après tout. Lookout Cottage (généralement connu simplement comme « The Lookout »). Ils pouvaient toujours le changer. Ellie était entièrement d'accord pour le changement. Elle était sa femme à présent. Elle avait ri — elle avait changé son nom pour celui de Luxton.

Mais ils ne l'avaient pas fait. Peut-être l'auraient-ils dû. Et avant que la nouvelle saison ne commence, par

1. Le *Parc Bellevue* serait ce qui correspondrait le mieux en français à *The Lookout Park*. Mais *to look out*, littéralement « regarder dehors », c'est aussi guetter, être aux aguets, comme Jack à la fenêtre du *Lookout Cottage*. (N.d.T.)

souci d'uniformité mais aussi de nouveauté, et parce que Ellie trouvait que cela sonnait mieux que The Sands, le camping était devenu, sur la brochure, ainsi que sur l'enseigne au-dessus du portail, The Lookout Park.

Et à présent il était bel et bien temps de guetter.

Mon Ellie. Elle avait (enfin) changé son nom pour Luxton, exactement comme, jadis, sa mère à lui l'avait fait. Et « Luxton », ainsi que sa mère l'avait toujours dit, était un nom dont on pouvait être fier. Il avait même eu son heure de gloire.

Jack et Tom avaient tous deux grandi avec cette histoire, bien qu'à quelques années d'intervalle en raison des huit ans qui les séparaient. Mais après la naissance de Tom elle s'imposa doublement comme une histoire concernant deux frères. C'était à Vera qu'il incombait surtout de la raconter, de lui donner forme comme elle le jugeait bon — même s'il n'y avait pas grand-chose à raconter — devant l'oreille tendue de garçons en pleine croissance. Leur père en avait peut-être su davantage, mais la vérité était que, même si l'histoire avait été, au sens le plus littéral, gravée dans la pierre, personne n'avait jamais eu en main l'intégralité des faits.

Il y avait une médaille conservée à la ferme Jebb, en haut, dans l'endroit connu sous le nom de la Grande Chambre : une tête de roi en argent parée d'un ruban

NOTE

Ceci est une œuvre de fiction qui ne vise pas à fournir un récit documentaire des modalités de rapatriement des militaires britanniques décédés, et toute ressemblance particulière avec un tel rapatriement effectif, quel qu'il soit, est involontaire et fortuite.



J'aimerais Tellement que tu sois là Graham Swift

Cette édition électronique du livre
J'aimerais tellement que tu sois là de Graham Swift
a été réalisée le 17 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134427 - Numéro d'édition : 184481).

Code Sodis : N49558 - ISBN : 9782072446443
Numéro d'édition : 232583.